



La lettre
Marc Lepage

Roman

La lettre

Un citadin dirait simplement que c'est la campagne, que l'endroit est joli certes, mais que c'est paumé. Ce n'est pas faux. C'est une région où la plupart des fleurs n'ont jamais vu l'ombre d'une chaussure les menacer. Les forêts sont des champs de bataille. Les arbres se battent pour un carré de soleil. Ils poussent dans tous les sens. Un drôle d'équilibre désordonné. Les collines se sont élevées il y a si longtemps qu'elles ne s'en souviennent plus. Elles s'affaissent doucement pour se transformer en plaines douces et langoureuses. C'est l'âge, que voulez-vous.

Au pied d'une de ces collines, a poussé une petite maison robuste. De plain pied, elles s'étire au milieu des herbes. Un petit chemin, qui traverse d'abord le jardin puis un bosquet de platanes, lui sert de cordon ombilical pour rester en contact avec la civilisation représentée par une route à peine goudronnée. La porte est fermée, mais la clef est suspendue en évidence sur le mur, juste à côté, une grosse clef comme on n'en fait plus. Il n'y a rien de valeur à l'intérieur, un fatras d'objets utiles, voire indispensables, mais que l'on trouve partout, alors...

A sa manière langoureuse et sans pudeur de grimper sur les murs, le lierre attire l'œil et fait comprendre que la maison lui a été abandonnée depuis longtemps.

A force de gigoter, un des volets a pu se libérer de l'emprise du crochet qui le plaquait au mur. Il n'a plus son éclat d'antan, il est rouge pâle désormais, il fait penser à un petit vieux avec de beaux restes. Par grand vent, il s'exerce à faire des clins d'œil avec la fenêtre. C'est la seule chose qui bouge encore. Mais, à la voir comme ça, on dirait de la maison qu'elle n'a pas pris une ride. Elle est simplement hirsute, mousse et herbe se partageant le rôle de la barbe, lierres et glycine celui des cheveux.

Il y a longtemps, la fumée qui s'échappait de la cheminée, faisait partie du paysage. Le feu était la vie, il n'y a plus de feu dans la maison.

1946

- Daniel, ça suffit, maintenant tu rentres, tu viens te laver les mains et on passe à table !

La sorcière essaye d'attirer le chevalier dans son antre. Elle lui agite sous le nez des plats succulents faits de viande rôties et de patates chaudes. Même les tartes aux fruits gorgées de sucre ne pourront pas le détourner de sa quête. Son armure noire ne luit pas sous la lune naissante, il est invisible, rapide et déterminé.

La sorcière ne sait pas que le chevalier la regarde. Il est tapi dans l'ombre mourante du pommier. Le château de la sorcière semble si grand, il est seul, comment va-t-il s'y prendre ? La voilà encore ! Elle ferme des portes rouges sur les fenêtres. La nuit tombe. C'est le moment d'attaquer !

- Daniel, viens manger ou je viens te chercher moi-même par la peau du cou !

Des menaces, elle s'énerve, c'est bon signe. Il va pouvoir la surprendre, on n'est jamais prudent quand on s'énerve. Les fenêtres sont closes. Il est temps de s'approcher. Doucement, doucement. Une petite branche craque, ne plus respirer, se faire petit, devenir chat, prêt à bondir. Il la sent, elle pue la puanteur de la cruauté...

- Daniel, qu'est-ce que tu fais ?

- Euh, je rangeais mon épée, maman

1970

Nul besoin d'essayer d'ouvrir le portillon. Juste à côté, un sanglier, un cerf ou bien un maraudeur a écrasé le maigre grillage qui se dresse encore par endroits autour du petit jardin délaissé. Seul un tuteur tient encore à peine debout, s'appuyant sans grâce sur la glycine qui s'est installée là sans permission. Au milieu de ces hautes herbes folles, la maison paraît encore plus basse, plus petite, presque tassée sur sa mélancolie. Elle a encore les joues un peu rouges. Daniel reste sur le bord de la route, un volet semble le saluer. L'homme regarde ce qui était chez lui, ce qu'il reste de chez lui. Les premières larmes se font attendre, il sait qu'il ne pourra pas les retenir tout le temps. La maison est vide. Il n'a pas besoin d'aller plus loin pour le savoir. Seul le bruit de la nature n'a pas changé, toujours présent, incessant, discret et captivant. Daniel finit par oser. Il entre, le portillon n'a pas fait de mystère. Il fait le tour. L'ombre est la même, fraîche, trop parfois. Le chemin pousse ses derniers soupirs, sans aide, il a perdu la guerre contre la verdure. Sous le chêne, il y a apparemment un carré où l'herbe ne pousse pas. Ce carré intrigue Daniel. Il s'approche. La pierre tombale sous l'arbre devient le miroir de son désespoir. Il se souvient. Son enfance ici, son adolescence, ici, son mariage, avant la longue nuit. Trop longue.

1947

Serge est si grand que lorsqu'il se retrouve assis sur ses genoux, Daniel a le sentiment que rien ne peut lui arriver. Les mains immenses de son oncle manient la gouge avec dextérité. Le morceau de bois se transforme comme par magie. Il devient cheval. Les copeaux s'étalent sur la table comme autant de cheveux dans la bassine quand arrive l'été. Le morceau de bois a mal, il saigne.

- Descends bonhomme, je me suis coupé. Je fais ce que je t'ai toujours dit de ne pas faire. Je suis un crétin.

Durant la nuit, Serge est tombé malade. Le docteur est venu. Depuis la chambre, Daniel l'entend qui dit à sa mère : "J'ai bien peur qu'il ait "p'têt un os." Puis les mots, piqûres, hôpital trop cher, des phrases incompréhensibles : "Vous savez s'il s'est coupé avec un outil rouillé par exemple ?"

Deux jours plus tard, sa mère lui a dit en pleurant que la montagne qu'était son oncle venait de s'écrouler. Daniel ne comprenait pas. Pourquoi son oncle serait-il parti ? Mort ? Il avait beau réfléchir dans sa petite tête...

- Maman, c'est quoi p'têt un os ?

- Tétanos.

Il ne comprenait pas. "Il n'avait pas fait grand chose, quand on dit, je suis un crétin, c'est que ça ne doit pas être grave, non ?"

Et pourtant...

1970

Quelques toiles d'araignées, pas toutes et loin de là, tombent. Elles cèdent comme ces élastiques trop vieux pour tenir une minute de plus. Elles ont été abandonnées depuis longtemps par leurs concepteurs. Daniel se fraye un chemin parmi elles. La maison est rangée, comme si le temps s'était suspendu au souffle de l'oubli. Tout est à sa place, sauf cette paire de ciseaux qui attend sur le coin de la table. Sur la cheminée, des objets lui semblent familiers. Pourquoi exposer un marteau, une lettre ? La seule lettre qu'il ait eu le temps d'écrire à Hélène après son départ. Son marteau. Celui avec lequel il avait construit une partie de la maison. Une photo de son frère avec un enfant. J'ai un neveu ? Les souvenirs qui remontent dans les yeux de Daniel. Presque des sons ou des odeurs. Presque tout maintenant. Un temps immobile. Il réalise, il réalise vraiment, pleinement, intensément. Il hurle en tombant sur ses genoux. La poussière s'éloigne comme si le cri lui avait fait peur. Elle flotte un peu, avant d'aller se reposer plus loin. Les larmes s'écrasent sur le sol et se transforment en billes grises. Elles s'immobilisent et se disent qu'elles sècheront plus tard.

1948

Daniel lui dit qu'il ne sait pas trop y faire avec les filles. Sa mère dit que ce n'est pas grave. Il n'a que huit ans, les filles c'est pour plus tard. Mais Daniel, quand il se couche pense à Renée. Il l'a juste aperçue, elle est belle. Il l'a entendu rire. C'était comme une musique. Il ne comprend pas encore pourquoi il pense à elle. Il sait bien que c'est la fille de M. Rudières, qu'il n'a pas le droit de lui parler. Il est sévère M. Rudières. Tout est à lui dans le coin. C'est lui qui dit quand on a le droit de faire ça ou ça. Maman ne l'aime pas. Daniel non plus, ne l'aime pas, il lui fait peur. A l'école, il avait pas peur de se battre, mais là, c'est pas pareil, tout le monde obéit à M. Rudières. Aujourd'hui, Daniel était perché sur un pommier quand il a vu Renée s'approcher. Il n'a rien dit, juste il l'a regardée...

1970

Assis dans l'herbe, Daniel tente de se créer un monde imaginaire. Il se dit que sans ça, il a peur de ne pas avoir le courage de continuer. La main se pose sur la tombe fraîche. Il s'est endormi là. Je vais essayer pour toi mon Hélène. Je vais essayer. Tout ce temps, tout ce temps perdu. Ce voyage immense au milieu de nulle part. Cette route si longue, interminable, en plein désert. En plein désert. C'est pas juste. C'est pas juste de retrouver le chemin de la maison quand il est trop tard. J'aurais pas dû revenir peut-être, mais j'pouvais pas aller autre part. Tu étais un but, mon but derrière le désert. C'est sûrement toi qui m'a ramené. J'étais perdu dans le désert, et maintenant je me retrouve dans le vide de ton absence. J'étais absent, je m'étais absenté, et quand je peux revenir, tu n'es plus là. C'est pas juste. Mais je vais essayer, je vais essayer pour toi mon Hélène. Je sais ce que tu m'aurais dit : "Ne le fais pas pour moi, fais-le pour toi". Mais, je suis seul, un nouveau désert. Un nouveau désert.

1949

- Daniel, arrête, qu'est-ce qu'il te prend ?

La baguette d'érable s'abat sur la main de Daniel qui lâche prise immédiatement. Un autre coup s'abat sur son bras. Puis un troisième.

- Je ne tolère pas les bagarres vous le savez ! Qui a commencé ?
- C'est lui madame. Il s'est jeté sur moi.
- C'est vrai madame, c'est lui, je l'ai vu.
- Moi aussi.
- C'est bon, taisez-vous ! Daniel ? J'attends des explications.

De grosses larmes roulent sur les joues de Daniel. Il entend un murmure : "poule mouillée", mais il s'en fiche. Il pense à Serge. Il lui manque fort.

- Alors ?
- Il a dit crétin.
- Pardon ? Je n'ai pas compris.
- Il m'a dit : "T'es un crétin." J'ai eu peur.
- Tu me prends pour une idiote. Un temps, tous les gosses attendent avides la suite de l'engueulade. "Suis-moi."

Elle l'entraîne vers la classe. La marmaille se dirige vers les fenêtres, d'un air de comme si de rien n'était. Mais au moment de rentrer, Mlle Durond se retourne et glaciale :

- Si un seul d'entre vous regarde une seconde par ces fenêtres, je le suspends à l'arbre par les oreilles. Et j'en prends cinq autres au hasard pour l'accompagner ! Compris ?

Et d'un air de comme si de rien n'était, la marmaille fait demi-tour et s'en va vaquer à d'autres occupations, notamment celle qui consiste à comprendre comment on peut faire pour suspendre quelqu'un par les oreilles.

Une fois dans la classe, Mlle Durond prend Daniel dans ses bras. Elle sait la douleur du petit.

1970

Dans les tréfonds de sa mémoire, ses mains retrouvent les gestes qui donnent la vie. Elles taillent, arrachent ce qu'il faut. Retourne une terre trop longtemps délaissée. Depuis combien de temps finalement ? Hélène n'avait plus la force. Elle a toujours été bonne cette terre. Elle a toujours donné des bonnes récoltes et surtout de l'espoir. A voir comment les fleurs ont poussé autour de la tombe, les herbes folles du potager se doutent que leur temps est terminé. Elles tenteront bien de revenir, mais elles savent que c'est perdu d'avance. Ces mains là sont bien trop expertes. Elles viennent de la terre qu'elles travaillent, elles ne font qu'un avec elle. C'est comme un mariage quotidien. Une histoire d'amour en fait. Les cales des doigts sont les nœuds du bois, les doigts sont aussi forts que des racines. Un ver de terre qui n'avait jamais senti le soleil s'en évanouirait s'il pouvait. D'ici peu de temps, Daniel aura presque de quoi se nourrir. Les pommes ça va un temps. Ce sera chichement, mais il n'a surtout pas besoin de plus. Après tout, il s'est toujours contenté de peu, de tellement peu. Le soir tombe. Daniel arrose les fleurs qu'il a plantées autour de la tombe. Hélène...

1949

Daniel grimpe dans l'arbre, il reste encore suffisamment de feuilles pour le cacher. Cet automne, il ne fait pas froid, il n'y a pas de vent. Toutes les feuilles dorées sont presque encore toutes accrochées. Daniel se recroqueville, il tient bien entre ces deux grosses branches, ça lui fait presque un fauteuil. Même si elle ne passe pas tous les jours, ce n'est pas grave, il est bien ici. Il l'attend, comme on attend une éclipse du soleil, un arc-en-ciel, qu'une grande péniche passe sur le canal. Hier, elle est venue s'asseoir juste au pied de l'arbre. Daniel en a eu des crampes. Elle lisait un livre. Un gros livre. Heureusement qu'elle n'est pas restée trop longtemps. Il fallait qu'il bouge, elle l'aurait vu. Daniel est toujours autant fasciné par la couleur de ses cheveux. Le soir quand il s'endort, il regarde la flamme de la bougie, longtemps, puis il ferme les yeux vite et fort pour essayer de retrouver cette couleur de feu. Il serre, desserre les paupières, encore, encore et il s'endort avec elle.

1971

Il est marrant ce facteur. La première fois qu'il a vu Daniel, il a été tellement étonné d'apercevoir quelqu'un dans le jardin qu'il en est presque tombé de son vélo. C'était moins une. Il n'a pas connu Hélène, ça fait peu de temps qu'il travaille dans la région.

"Non, je ne veux pas aller en ville. Je n'y connais plus personne".

"En quelle année ? La vache, ça fait un bail ! Vous habitiez là alors ?"

Daniel écoute à peine, les images lui envahissent les yeux. La maison, Hélène sur le pas de la porte, les fleurs, partout, le dernier repas, le boulanger qui vient le chercher, les larmes, les mêmes qu'aujourd'hui au bout du compte, les mêmes.

"Monsieur ?"

Mais ce n'est rien. Juste quelque chose qui fera toujours mal. Alors ? Il faut faire avec. Une promesse est une promesse. Je t'ai promis Hélène.

Le facteur enfourche son vélo, Daniel l'arrête :

"S'il vous plait, ne dites à personne que je suis là."

Les yeux de Daniel sont presque transparents.

Une pensée soudaine et empreinte de certitude dans la tête du postier : "Cet homme là, il a besoin de paix."

Le facteur promet qu'il ne dira rien et qu'il repassera. Le facteur est repassé. Il a toujours tenu sa parole. Quel que soit le temps. Mais, il a vite arrêté d'accepter la gnôle que Daniel s'est mis à distiller avec ses pommes.

1950

Aujourd'hui, Daniel n'est pas monté dans l'arbre. Son cœur bat fort. Pourquoi ? Elle l'a vu, elle s'approche. Sa robe est blanche, si blanche. Ah non, elle a un manteau.

- Tu t'appelles comment ?

- Daniel.

- Mon père c'est Monsieur Rudières.

- Je sais.

- Où t'habites ?

- Près du bosquet de la mare.

- Je sais pas où c'est.

- Quand tu prends le chemin...

- Et je m'en fiche aussi. Pas la peine de m'expliquer.

- Ah. Comme tu veux.

- Évidemment que c'est comme je veux. Tu fais quoi là ?

- Ben ...rien.

- Tu veux pas venir avec moi ?

- Où ça ?

- Tu verras.

- C'est que je dois encore aider ma mère pour ramasser...

- On s'en fiche, tu veux venir avec moi oui ou non ?

- Ben...

- Alors ?

- Oui.

- Bien. Suis-moi.

Elle est tellement jolie Renée. Daniel la suit. Il sait qu'il va se faire engueuler. Pas de l'avoir suivie, ça il ne le dira pas, mais de rentrer tard, alors qu'il devait seulement ramasser quelques châtaignes pour ce soir. Les feuilles s'harmonisent avec la couleur des cheveux de Renée. Est-ce le paradis ?

1971

"Elle est trop raide votre gnôle."

Le facteur a plus de temps qu'à l'ordinaire. Il hésite. L'histoire de Daniel l'intrigue.

"Vous voulez me demander quelque chose ?"

Le facteur, sans réfléchir.

"Vous ne vous rappelez vraiment pas de ce qu'il s'est passé durant toutes ces années ? De rien du tout ?"

"Non, un matin, je me suis retrouvé un râteau à la main. Je ramassais des feuilles. Et puis, c'est comme si je me réveillais. Ma maison, Hélène, mes mains qui n'étaient plus les mêmes."

Un long temps que le facteur n'ose interrompre.

"Je ne savais pas où j'étais. Il y avait un grand portail en face de moi, et un grand mur. Je n'ai pas osé me retourner. J'ai franchi le portail et j'ai marché."

Les yeux de Daniel se souviennent.

"J'ai vu au fur et à mesure que j'avançais qu'il n'y avait pas que mes mains qui avaient changées. Il m'a fallu un grand nombre de jours pour retrouver ma maison."

"Et vous ne savez pas où vous étiez ?"

"Il y avait une plaque sur le pilier du portail : Asile St Blaise."

Le facteur comprend pleinement la douleur dans les yeux transparents. Il ne posera plus jamais de

questions.

1951

L'école. C'est dommage qu'il n'y soit pas allé dès ses six ans car Daniel aime bien l'école. Le retard qu'il avait par rapport aux autres au début n'existe plus. Il sait lire aussi bien que n'importe lequel d'entre eux. Mieux que beaucoup même. C'est pas difficile, la plupart vont reprendre le travail de leur pères dans les champs. Ils s'en fichent de savoir lire ou pas.

Maintenant qu'il est grand, c'est lui qui apprend aux petits comment on fait pour écrire. Lui, il apprend la géographie. Mlle Durond lui a prêté un livre avec des photos. Il les regarde tous les jours, avide, comme s'il pouvait plonger dedans. Il irait bien en Amérique, mais ça voudrait dire s'éloigner de Renée.

Mlle Durond apprécie Daniel. Il est sage, attentif. C'est un le seul grand qui n'embête pas les filles dans la cour d'à côté quand les récréations coïncident.

- "C'est vrai ça !? Quand les filles sortent, c'est le seul qui ne se précipite pas. Je le vois bien, il est malin, il y va parce que sinon, il serait le seul parmi les grands à ne pas regarder les filles, mais je sens bien qu'il y a autre chose. Il ne leur parle presque pas. Il répond juste. C'est un beau garçon, il leur plaira, il leur plait déjà. Déjà !"

Elle rentre dans la classe qu'elle occupe depuis trente-deux ans. A chaque fois, elle ressent la même chose au moment où la porte se referme : les cris des enfants dans la cour deviennent sourds d'un seul coup. "C'est le bruit de la solitude" se dit-elle, à chaque fois. Mlle Durond aurait bien aimé avoir un garçon, une fille, un mari.

Aujourd'hui, la baguette d'érable qui lui sert de trique depuis ses débuts s'est cassée sur le poignet de Bardin. Est-ce un signe ?

1972

Le facteur vient de terminer de se prendre pour un curé. Son sermon a presque fait mouche dans l'esprit de Daniel. Il ne peut pas passer un nouvel hiver comme ça.

"Arrête de me dire que ça va ! Non, ça ne va pas. Tu ne peux pas faire assez de provisions et moi je ne peux pas t'apporter plus de choses."

Ils s'engueulent presque comme deux vieux amis.

"Je sais, tu me l'as déjà dit vingt fois."

"Alors accepte que je parle de toi à Louis."

Le silence profite de la dernière hésitation de Daniel pour venir se repaître des petits bruits de la maison qu'il avale comme un chien qui n'a pas eu sa pâtée depuis des lustres.

Absorbé le cri lointain du corbeau, aspiré le vol de l'insecte qui vient de s'assommer sur la vitre, dégluti le vent qui suspend son vol en attendant la réponse. Le silence est triomphant.

"D'accord."

C'est tout juste si le facteur n'est pas déjà sur son vélo pour ne pas risquer d'entendre Daniel changer d'avis.

1952

- Tu crois qu'il est vraiment méchant M. Rudières ?

- Pourquoi tu demandes ça ?

- Je sais pas. Comme ça.

- Tu n'as pas fait de bêtise, j'espère ?

- Non.

- Ce serait pas le moment. Si tu as fait quelque chose, il vaut mieux que tu me le dises.

- Non, je te jure.

- Daniel ?

- Maman, juré.

- Alors, dis-moi pourquoi cette question.

- Quelle question ?

- Sur M. Rudières.

- Comme ça.

- Daniel ! Je te promets que si on a des ennuis avec lui, ça va barder très fort pour toi. Tu sais qu'il est capable de tout cet homme là. Le peu que j'ai, c'est le peu qu'il veut accorder. Alors ?

- Maman, je te promets que j'ai rien fait de mal.

1973

Le boulanger était parti dans le même train que tant d'autres, la même fleur, chacune sur son fusil. Le boulanger, lui, il n'est pas revenu. Louis, son fils a grandi et a repris le travail et la camionnette de son père. Depuis, il en a acheté une neuve. Enfin, une neuve d'occasion. Mais une bonne occasion. A un de ses voisins qui a une entreprise dans le bâtiment. L'a entièrement recomposée à l'intérieur pour y mettre les denrées qu'il vend en plus de son pain. Bah, il faut qu'il le jambon y soit au frais sinon on a des emmerdes avec les pendores. Sais pas de quoi ils se mêlent ceux-là aussi. On dirait qu'il faut qu'on les occupe quand ils ont rien à faire. Pasque dans la région, ils ont plus rien à faire finalement c'est calme. Trop qu'ils disent les jeunes. Ils ont qu'à aller à Paris ! Paraît que y'a tout là-haut. Vous y êtes déjà allé vous à Paris ? Non, moi non plus. Bon, ben faudrait pt'êt que je m'affole sinon y'a bobonne qui va encore me d'mander des comptes. Je vous ai mis votre colis pour la semaine. Bon, j'ai rajouté un saucisson et tout ça comme d'habitude, sans le dire à madame, ça la r'garde pas c'est entre vous et moi hein ? Allez, portez-vous bien, vous voulez que j'emporte votre radio et que je demande à José de vous la réparer ? C'est un portugais, mais ils travaillent bien les portugais, vous savez. Allez... La camionnette est vraiment d'occasion, mais elle semble tourner comme une horloge, il est comme son père, sérieux, sérieux ce gars là.

1953

Le cuisinier du château est gentil. Il s'appelle Oscar. Il habite le hameau en contrebas. Tous les soirs, en rentrant chez lui, il passe déposer quelque chose, des restes. En sortant de la maison, il voit Daniel passer le portillon. Il sourit, la démarche du garçon tente de cacher quelque chose. C'est tellement évident...

- Bonjour mon bonhomme

- Bonjour

Un bisou.

- Attends.

- Quoi ?

- Si tu ne veux pas que ta mère te mette une danse tu ferais mieux de ne pas rentrer avec ça sur l'épaule.

Un long cheveu roux se débat soudain entre le pouce et l'index géants.

- Dis-moi, c'est pas un poil de renard ça, hein ?

- Je sais pas.

- A douze ans, la chasse, c'est pas recommandé, tu sais. Comment t'as réussi à attraper ça ?

L'image est instantanée.

- Daniel, je ne peux pas traverser cette flaque sans abimer mes chaussures. Porte-moi.

Elle est montée sur son dos. Et bien qu'elle fasse une tête de plus que lui, il l'aurait portée jusqu'au bout des nuages. Elle semblait si légère, il marchait presque les yeux fermés et...

- Hein ?

- Euh ?! Je sais pas.

- J'en connais pas beaucoup des animaux avec de tels poils. Y'en a juste un dans la région qu'il faut vraiment éviter. J'espère que tu t'en approches pas ? Tu vois de qui je parle ?

Signe de tête négatif. Oscar vérifie que la mère de Daniel est restée dans la maison. Il chuchote :

- La fille Rudières. Interdit ! Trop dangereux !

Signe de tête positif.

- Bien. Ta mère t'attend.

Daniel entre. Son ventre s'est tellement serré d'un seul coup qu'il a l'impression d'avoir avalé un rocher. Il n'avait jamais imaginé que cela fasse aussi mal de sourire de force.

1954

L'enfance s'éloigne à grands pas. Un joli bouton moche vient d'apparaître sur le nez de Daniel. C'est rigolo de l'éclater, mais plus trop quand il persiste à rester là malgré la persécution constante des deux index. Il ne peut aller retrouver Renée dans ces conditions. Avec un nez pareil, elle se moquera de lui, c'est sûr. Elle est toujours aussi jolie, espiègle et méchante. Mais Daniel ne sait pas lui dire non. En plus, il craint M. Rudières. Chaque fois que Renée l'entraîne près du château, il n'est pas tranquille. Il ne veut pas le croiser. L'apercevoir de loin est suffisant. Et dans ces moments là, même s'il sait que M Rudières ne peut pas le voir, il se cache.

Renée aime bien Daniel, il s'avère être le meilleur toutou qu'elle n'a jamais su dresser. Il lui obéit au doigt et à l'œil. Elle n'a pas encore tenté l'expérience du baiser sur la bouche car elle ne veut pas précipiter les choses. Une perle, comme dit ça mère, pareille, ça se "choie" !

Il est mignon quand il obéit et qu'il lui cueille un bouquet d'orties. Elle sourit rien qu'en imaginant la tête qu'il va faire quand elle le refusera car finalement, ce n'est pas assez beau pour elle.

Et puis, parfois, elle s'en veut un peu quand elle se moque de lui... surtout quand elle s'endort en pensant à ses yeux.

1974

La pétarade de la mobylette jaune flambante neuve, lutte encore faiblement avec le chant des oiseaux. La poussière est toujours aussi sereine.

Le facteur vient de rendre visite à Daniel. Non pas qu'il ait du courrier pour lui, non, il vient juste voir si tout va bien, même sa tournée ne le mène pas par ici. Il est brave, il aime bien son métier. Ce qui le perturbe le plus avec Daniel, c'est qu'il ne peut pas parler d'autres choses que de généralités dont l'ermite semble se moquer. Et pourtant, c'est le seul ami qu'il ait dans sa tournée.

"Giscard, moi, j'en attends rien de bon. T'aurais entendu son discours quand il a été élu. Il a même causé en anglais. Qu'est-ce qu'on s'en fout qu'il parle en anglais ? Hein ? On comprend rien."

Daniel l'écoute. Il sourit poliment, il est moins ailleurs quand le facteur est là. Il refuse systématiquement sa gnôle, mais ce n'est pas grave. Ils sourient tous les deux chaque fois que Daniel lui propose. Ils savent pourquoi le facteur refuse. Parfois, il lui apporte quelque chose que le fils du boulanger n'avait pas pu lui donner. Le fils du boulanger et le facteur sont les seuls à savoir que Daniel vit là. La maison ne sera jamais à vendre, elle appartenait aux Rudières, on ne sait plus très bien à qui elle appartient maintenant. C'est un beau printemps. Le temps qu'il fait, le temps qui passe...

1955

Allongée dans les coquelicots, elle est encore plus jolie que d'habitude. Sa peau blanche est comme un aimant. Daniel ne sait pas pourquoi il s'oblige à cette douleur. Il voudrait la toucher doucement, comme on caresse un chat. Il est toujours incapable de lui parler autrement qu'en répondant à ses questions. Mais ce n'est pas grave, il est bien comme ça. Après tout, il n'a pas le droit d'être là, à côté d'elle. Si le père de Renée l'apprenait, sa mère aurait sûrement des problèmes. C'est curieux. Pourquoi elle ne dit pas à son père qu'elle passe du temps avec un paysan ? Après tout, elle est sa ... Elle vient de regarder le soleil dans les yeux et les siens se mettent à pleurer. Une larme arc-en-ciel coule.

Il est traversé par une vague de frissons. C'est si beau. Il doit avoir l'air bête à la regarder comme ça. Elle essuie d'un revers de doigt l'eau qui roule, plisse les yeux pour le voir derrière la lumière intense qui lui envahit encore le regard. Elle le voit enfin. Elle éclate de rire. Il lui faut au moins deux secondes avant de réaliser que le rire de Renée se moque de lui. Il sent son cœur se gonfler encore. Il se lève et part en courant. Il pleure, mais ne sait pas pourquoi.

"Reviens !"

Mais cette fois-ci, il n'obéit pas.

Mais cette fois-ci, elle ne se moquait pas.

1978

Bon, il le regarde. Ce poste de radio que le facteur lui a apporté. Il est si petit, il ne se branche pas ! Comment est-ce possible ?

La question se pose. S'il écoute, il entrera dans ce monde qu'il ne connaît pas, il franchira toutes ces années oubliées, mais alors, trahira-t-il Hélène et sa mémoire ?

Cela fait une semaine que le poste de radio voit cet homme lui tourner autour. C'est pas compliqué pourtant ! On, off, faut mettre le bouton en haut à droite sur On ! Il n'a pourtant pas l'air si vieux, ni bête, alors ? Le poste de radio est embêté, il voudrais bien se mettre sur On pour aider l'homme, mais il n'en a pas le droit. C'est comme ça.

Allez ! On ! C'est pas compliqué.

A force de l'observer, il voit bien que l'homme est solide et ne fait pas son âge, mais quand même, c'est pas compliqué.

Daniel se décide. Il pousse le bouton en haut à droite sur On, en même temps que le poste pousse un soupir de soulagement.

Les informations. Les noms égrenés par le speaker ne disent rien à Daniel. Le monde semble aller à une vitesse qui lui paraît irréaliste. Giscard, le facteur lui en a parlé, lui en parle tout le temps, c'est le président de la République. Son regard traverse la fenêtre, son jardin a besoin de lui.

"Des conneries tout ça."

"C'est malin ! J'ai pas eu le temps de ... "

Le poste de radio retourne dans son carton : "Vieux con."

1956

Pour la première fois depuis qu'ils se retrouvent, Renée a apporté quelque chose. Un morceau du gâteau au chocolat que la cuisinière a fait pour le petit-déjeuner.

- Prends, c'est pour toi.

Daniel hésite. Elle n'est pas comme ça d'habitude Renée. Et puis il n'a jamais mangé de chocolat.

- Si tu n'en veux pas, je le jette.

- Non, je vais le manger.

Au moment de mordre dans le moelleux de la pâte, Daniel devine que Renée a empoisonné le gâteau, il ferme les yeux très fort. Mâche, mâche doucement, de plus en plus doucement, son palais devient son corps tout entier. Oubliées les écorchures aux genoux, les muscles endoloris par le bois à couper, envolés les gargouillements que la faim arrache à son estomac un jour sur deux. Jamais il n'a goûté quelque chose d'aussi bon. C'est curieux, parce que ce gâteau, il sait bien que c'est Oscar qui l'a fait, il sait bien que le cuisinier en a déjà apporté chez lui quelques parts de temps en temps, alors ? Pourquoi est-il encore meilleur aujourd'hui ? Ses yeux s'ouvrent, le sourire de Renée est différent, doux, sans arrière-pensée.

- Tu en voudras encore ?

Daniel n'ouvre pas la bouche, il ne veut pas laisser échapper la moindre miette. Il secoue la tête en signe d'une approbation pleine de joie. Il se retourne. Renée ne devait pas voir ses yeux humides.

1957

Il lui parle de l'Amérique. Celle qu'il a vu dans les livres de géographie que lui prête Mlle Durond. Peut-être que ce nuage léger en vient ? Il pourrait raconter les plaines immenses, les fleuves, les immeubles, les milliers de voitures, le béton, l'acier, le bruit, le vent, les déserts. Il y a tout en Amérique. "Tu voudrais qu'on y aille ensemble ?" "Je ne sais pas, peut-être."

Comment un si petit mot peut-il empêcher de dormir ? "Peut-être" Elle l'a dit : "Peut-être". Renée ne dit jamais oui. Elle dit peut-être, jamais oui, peut-être... Le soleil est brillant mais ne chauffe pas plus que ça. Daniel est assis sur la colline qui surplombe les champs. Renée, tout de blanc vêtue flotte à côté de lui. La colline grandit, les champs s'étirent, s'étirent, deviennent plaines, les vaches ont les poils qui poussent, elles deviennent bisons. Une voiture passe et emmène Renée qui lui crie : "Tu voulais y aller, alors qu'est-ce que tu attends ?" Il s'envole, vues d'en haut, les herbes se transforment en immeubles qui dansent dans le vent...

1980

"Et merde !"

Les doryphores.

Sans sa récolte de patates, l'hiver sera long. Il va falloir se résoudre à demander au fils du boulanger.

Saloperies.

Ce n'est pas tant le fait qu'il n'aura pas grand-chose à manger plus tard, mais plutôt que ses plantes ne puissent pas s'épanouir, même des patates, qui le rend triste. L'amour de la terre...

La terre, seule compagne réelle de sa vie depuis son retour. La seule qui accepte son absence si longue. La seule qui soit restée à l'attendre. Il y avait la terre, il y avait Hélène.

Son esprit s'embrume un peu. Une chanson tendre arrive en catimini par derrière les pensées noires. Doucement, elle se love au creux des images paisibles du passé...

Daniel ne se rappelle que de la première phrase, ce n'est pas grave, le reste se fredonne...

J'ai deux amours...

1958

Ça a été plus fort qu'elle. Elle n'a pas pu s'empêcher. Pour voir comment il allait réagir. Après tout, depuis des années, ça la démangeait. Elle allait le faire pour plaisanter, mais la nature humaine....

La trace rouge des quatre doigts, accompagnée de trois griffures, un des doigts a raté son coup, s'illumine sur la joue gauche de Daniel. Elle ne tarde pas à être rejointe par un autre rouge. La honte qui passait par là a senti qu'elle pouvait montrer le bout de son nez. Elle paralyse l'adolescent avec une grande satisfaction. Elle se regarde dans le visage angélique de Renée. Elles sont complices toutes les deux. Renée adore rencontrer son amie la honte sur les joues des garçons à qui elle fait miroiter un baiser sur la bouche.

- Je vais le dire à mon père ! Ah ! Cette phrase que Renée adore. Son père, c'est le magnat du canton. Si quelqu'un veut travailler, c'est le père de Renée qu'il faut voir, si quelqu'un veut se loger, c'est encore au père de Renée qu'il faut demander, et si quelqu'un veut se marier, il ne pourra le faire sans l'accord du père de

Renée. Renée, le sait, son père, c'est son père ! Et Renée sait aussi qu'elle est tout pour son père, nananère...

Daniel est loin d'être le premier qu'elle piège. Mais, il arbore un des plus beaux rouge qu'elle n'ait jamais créé. Euphorique, elle décide d'en rajouter une touche sur le front.

- "Tu n'es qu'un crétin !"

Elle observe attentivement, mais la réaction escomptée n'est pas la bonne. La main qui était posée sur la joue meurtrie vient à sa rencontre d'un magnifique revers. Pour la première fois de sa vie, Daniel voit Renée, allongée devant lui, la robe retroussée sur le visage. Au fond de lui, il sent qu'il va avoir des ennuis très vite.

1958

Le repas... sans mots.

- Qu'est-ce qu'il se passe ?

- Rien.

- Te fous pas de moi, tu fais jamais une tête comme ça ? T'étais où encore aujourd'hui ?

- A la carrière, je voyais s'ils voulaient me filer un peu de travail.

- T'es têtue comme une mulet. Je t'ai dit que je ne veux pas que tu travailles là-bas. C'est trop dangereux.

- Maman, il faut que je travaille pour qu'on s'en sorte.

- On s'en sort très bien. Tu as faim ? Froid ? Le travail saisonnier que tu fais est suffisant, je préfère que tu étudies.

- Cette maison n'est pas à nous. Si Rudières veut la reprendre, on est à la rue. On n'a rien.

- Il n'a aucune raison de la reprendre, je fais très bien le travail qu'il me demande de faire.

- On ne sait jamais.

Elle le regarde intensément.

- Qu'est-ce que t'as fait ?

Daniel lui raconte.

- Mon dieu !

Le silence qui s'installe est une enclume. Les bruits alentours disparaissent un à un, ne restent que deux respirations lourdes et angoissées. Un soupir. Une bouffée d'air.

- Tu dois partir. Loin.

- Non.

- Il n'y a pas le choix, elle va lui raconter et il te fera flageller avant d'appeler la gendarmerie, tu risques la prison.

- Elle dira rien.

- Que tu es bête, bien sûr qu'elle va tout lui dire.

- Et puis, c'est bon, on n'est plus au moyen-âge avec les seigneurs et les serfs.

- Qu'est-ce que tu crois ? Que tout a changé depuis ? Ici, on est loin de Paris mon petit.

- Je n'ai rien fait de mal.

- Tu l'as frappée, tu as frappé sa fille ! Mais... qu'est-ce que tu faisais avec elle ?

- Je me promenais.

- Avec la fille Rudières ?

- Oui.

Une mouche s'écrase sur le carreau.

- Tu dois partir.

- Non, rien ne me fera partir. Je vais aller tout dire, il ne me croira pas, tant pis. Il me fera flageller ou ce qu'il veut, tant pis. Mais je ne partirai pas. Rien ne peut me faire partir.

Erreur.

1981

Le facteur est dans tous ses états ! Il a apporté à Daniel une bouteille de champagne. Il ne parle plus, il crie, il exulte !

"Mitterrand ! Mitterrand est élu ! Le monde va changer, vous allez voir, ça va enfin changer !"

Daniel ne comprend pas tout ce qu'il raconte. C'est comme si le facteur avait ouvert une bouteille de champagne avec chaque lettre distribuée ! Bon, il n'est pas pompette, mais à certains moments, on se demande...

Il lui dit que tout semble déjà différent. L'air est plus léger, les cons restent enfermés chez eux ! C'est le bonheur qui s'allonge dans l'herbe, vole dans l'air comme une brise, chante à tue-tête. Il lui dit qu'il est

enfin heureux.

Le bouchon s'envole entre les branches du chêne. Une fontaine de vin surgit avec le cri de joie du facteur.

Daniel sourit. Il ne comprend pas vraiment ce qui arrive. Tout va changer ? Tout a déjà changé ? Il regarde son jardin, sa maison, sa solitude.

Les fleurs se disent bonjour au gré de leur doux balancement dans la brise. Le cerisier est presque en fleurs. Dans un coin du jardin, les pissenlits bombent le torse, ils ont vaincu les trèfles.

"Faut que je m'occupe de ces véroles."

Depuis hier, rien de tout ça n'a changé. Mitterrand ?

1958

Un gardien est censé garder. Celui du château ne semble pas avoir l'air méchant. Mais bon, il fait son travail, il garde...

- Je voudrais voir M. Rudières.

- C'est pourquoi ?

- J'ai quelque chose d'important à lui dire.

- Et bien tu me le dis et je lui répéterai.

- Non, je veux lui dire directement.

- Alors, il faudra que t'attendes petit, parce que ce n'est pas certain qu'il t'accorde une seule seconde. Ni aujourd'hui, ni demain d'ailleurs.

- On verra bien, je prends le risque. J'attendrai le temps qu'il faudra.

- Comme tu veux, tu vas attendre dans la cour arrière jusqu'à ce qu'il arrive.

Deux-cents, deux-cent un, deux-cent deux, Daniel se concentre pour ne pas céder à la peur. L'attente est lourde, presque rude. C'est une épreuve comme une autre. La porte. Non, ce n'est que la bonne qui vient secouer les tapis. L'ombre était là avant. Elle recule. Si je me mets comme ça, elle avance. Mille cent vingt-quatre, mille cent vingt-cinq, mille cent, ..., la porte. C'est ... Renée.

Le cœur de Daniel s'arrête, il ne sait pas s'il doit être là, ailleurs, s'il doit exister. Il la salue et fait semblant de ne pas s'intéresser à elle, mais elle vient à lui. Il sent déjà son parfum qui approche, si je me mets comme ça, il approche quand même. "Viens, suis-moi." Le jeune homme se transforme instantanément en statue. "Viens, je te dis." L'effort qu'il doit faire pour bouger un pied lui semble surhumain. Pour avancer, il doit abandonner sa raison. Il la suit. Une autre porte, un escalier vers les combles de la tour.

- Je ne dois pas être là.

- Écoute. Tais-toi, écoute. Je te connais, je sais pourquoi tu es là. Chut.

Un doigt fin et blanc se pose sur les lèvres de Daniel.

- Je n'ai rien dit à mon père. Je ne lui dirai rien. Ta mère ne risque rien. Je sais que tu as plus peur pour elle que pour toi.

Un moment, elle hésite, elle prend une respiration mais ne dit rien. Daniel est entre deux mondes, entre celui qui ressemble à l'enfer et les portes du paradis. Tirillé, torturé, au comble du bonheur, ses grands yeux verts l'ont hypnotisé.

- Je m'excuse...

Le doigt se pose encore.

- Ne t'excuse pas. Jamais. C'est entièrement de ma faute. Je ne t'en veux pas. J'ai été stupide. J'ai toujours été méchante avec toi, j'espère que tu me pardonneras un jour.

Elle pleure. Elle pleure ? Il ne peut pas bouger.

- Je vais partir.

- ... ?

- Je vais à Amiens, dans une école de sœurs. Je ne reviendrai pas. Mon père m'a donnée en mariage à quelqu'un que je ne connais pas.

- Mais... ?

- Je n'ai pas le choix. Ma mère est d'accord et dit que c'est bien pour moi et la famille.

- Euh... !?

Le parfum a envahi les combles, la poussière, les pores de sa peau. Les yeux le dévorent. Il se sent happé, toujours tirillé en deux, cent, mille. Elle s'approche encore, elle est contre lui, elle l'embrasse. Est-ce la fin de sa vie ?

1958

Du bout du champ, il regarde la grille du château. Il attend là depuis l'aube. Il ne pense pas. Il a pensé

toute la nuit. Il fait beau aujourd'hui. Les herbes folles dansent tout doucement abritant des regards les centaines de batailles, les tueries et apocalypses opposants tout un tas d'insectes et d'arachnides. Il attend.

La grille s'ouvre. La vieille Bugatti, qui brille comme si elle était neuve, franchit le seuil du domaine des Rudières. Daniel se lève, il enjambe le tronc sur lequel il était assis et dégringole la petite butte qui lui servait d'observatoire. Il se poste au milieu de la boucle du virage en épingle à cheveux. En tournant sur place, il pourra suivre la voiture plus longtemps.

Renée l'a vu courir dans le champ. Elle s'approche de la vitre. Comment faire pour arrêter le temps ? Comment faire pour tout recommencer ? Comment vais-je faire pour oublier ? La voiture ralentit à l'approche du virage. Ils se regardent. La vitre descend un tout petit peu et un mouchoir s'envole. Geste puéril et romantique. Fin du virage, la voiture reprend de l'élan et disparaît dans un bruit... de moteur. Plus rien.

Le mouchoir entre les mains, Daniel sait qu'il n'a plus rien à faire ici.

L'Amérique. L'Amérique l'attend.

1958

- Quoi ?

Oscar lève ses gros yeux au ciel. C'est la quatrième fois qu'il répète à Daniel :

- Mme Rudières veut te voir.

- Pourquoi ?

- Je n'en sais rien, tu crois que j'ai le droit de lui poser cette question ?

- Je n'ai rien fait.

- Je sais bien. Elle m'a juste demandé si on pouvait avoir confiance en toi. Je lui ai dit qu'il n'y avait pas meilleur gars dans la région.

Daniel se demande un court instant s'il ne doit pas tout dire à Oscar. Il pourrait peut-être faire quelque chose pour lui.

- Je...

La phrase ne va pas plus loin.

- Écoute Daniel, si elle veut te voir, il faut aller la voir. Elle m'a juste demandé que tu y ailles aujourd'hui, pas demain, aujourd'hui. Je sais que Monsieur Rudières n'est pas au château de la journée, c'est sûrement pour ça. Alors, fonce. Tu verras bien.

- Maintenant ?

- Oui, c'est mieux.

- Tu ne diras rien à ma mère.

- Non. Allez, je t'emmène, comme ça, tu y seras plus vite.

La voiture de service du château sent la nourriture, le tabac. Daniel cherche n'importe quoi qui pourrait lui faire penser à autre chose que la rencontre qu'il attend. Renée est partie il y a à peine une semaine...

1958

- "Jeune homme, je n'ai pas pour habitude de recevoir des gens de votre rang, c'est pour cela que j'ai hésité quelque temps."

Une semaine.

Mme Rudières est impressionnante. Est-ce la robe ? La coiffure ? Sa voix sombre et presque rauque qui vante les mérites conjugués du malt et de la cigarette ?

- Renée m'a dit ce que vous avez fait pour elle.

Yeux ronds !?

- Oscar m'a confirmé que vous étiez quelqu'un de confiance et Mlle Durond dit que vous êtes sûrement un jeune homme brillant.

Yeux encore plus ronds.

- Vous avez porté assistance à ma fille,...

Qu'est-ce qu'elle a raconté ?

- Sans votre intervention, ce sanglier l'aurait percutée m'a-t-elle dit.

Un sanglier ? Quand ? Nous n'avons jamais vu de sanglier.

- Elle m'a dit que vous chassiez souvent. Est-ce pour nourrir votre famille ?

Hein ? Je dois répondre...

- Euh, oui et non. Cela dépend. Bien souvent, je ne chasse que pour protéger le jardin et le poulailler de ma mère.

- C'est pittoresque, mais c'est bien, c'est bien. Je vais considérer que vous avez sauvé ma fille. Elle n'avait pas à être là où elle était, mais ceci, vous n'y êtes pour rien. Elle a été punie pour cela. Vous, vous

étiez au bon endroit, vous avez fait ce qu'il fallait. Voici pour vous remercier. Mlle Durond pense qu'il y a suffisamment pour étudier et vous loger pendant un an à Paris. Passez la voir, elle vous expliquera.

Daniel prend l'enveloppe, elle est épaisse, de billets ? Mais...? Il reste pétrifié. S'il bouge, elle apprendra la vérité et lui reprendra ce qu'il ne mérite pas. S'il esquisse le moindre mouvement, elle saura. Quoi faire ?... Il doit lui dire.

- Madame,...

- Renée m'a prévenue de votre probable réaction, vous allez nier. Je ne veux pas entendre. Filez ! Juste un détail : ne parlez jamais de ceci, que cela ne revienne pas aux oreilles de mon mari. Allez voir Mlle Durond, chez elle.

1958

C'est la maison qui jouxte l'école. Les voyages quotidiens de Mlle Durond sont très courts. Tous les dimanches elle va, quelque soit le temps, marcher dans la campagne et une fois par an, l'été, elle part en Provence chez sa sœur pendant deux mois. Elle est aussi institutrice, elle habite aussi une maison accolée à un école. Mais tout près de la mer. Tous les après-midis, elles se promènent, les pieds dans l'eau.

Daniel n'ose pas frapper. Depuis qu'il est sorti du château, il craint que chaque geste, chaque décision qu'il prend ne fasse disparaître l'enveloppe. Il n'a pas osé regarder ce qu'elle contient.

Sa main s'approche du heurtoir, mais la porte s'ouvre avant qu'il ne l'ait atteint. "Entre."

La maison sent la cire. Une odeur qui empêche Daniel d'avancer. Le silence rempli de petits bruits semble être le seul habitant ici... "Entre."

Doit-il enlever ses chaussures ? "Par contre, je vais te demander d'utiliser les patins." Il ne doit pas retirer ses chaussures. Il doit rester debout ? "Assieds-toi." Toujours cette curieuse impression que Mlle Durond lit dans les pensées. Parfois en classe, il essayait de penser à autre chose que la leçon pour voir si Mlle Durond pouvait le deviner. Elle le reprenait à chaque fois que ses pensées se rapprochaient de Renée, et c'était assez souvent dernièrement.

- "Elle lit dans les pensées, tu crois ?"

Bourdier en était certain, Daniel presque parfois. S'il avait simplement demandé à Mlle Durond, elle lui aurait expliqué qu'elle n'avait pas besoin de lire dans les pensées : son visage rayé d'un sourire benêt suffisait pour savoir qu'il n'était pas mentalement présent.

- "Tu viens du château, n'est-ce pas ? Mme Rudières vient de me téléphoner." Le téléphone ! Il ne s'en était jamais servi.

- "Mlle Durond, je ne comprends pas,..." Il hésite "Elle m'a donné ça." L'enveloppe n'a pas le temps de sortir de la poche.

- "Laisse ça à sa place. Je vais te dire pourquoi elle t'a donné autant d'argent. Je ne vais pas y aller par quatre chemins. Tu sais que nous sommes amies toutes les deux, que nous prenons le thé ensemble trois fois par semaine ?"

- "Oui"

- "Elle sait que tu es amoureux de sa fille..."

- "Mais non !"

- "Chut. Le problème est que sa fille éprouve apparemment les mêmes sentiments à ton égard. Vous deux ensemble, tu te doutes que ce n'est pas possible."

Les yeux de Daniel apprennent à dire "Pourquoi ?" en silence.

- "Vous n'êtes pas du même monde, c'est tout. J'en suis désolée, mais je ne peux rien faire pour toi. Alors, tu vas prendre cet argent et partir là. C'est à Paris, tu iras à cette adresse, tu donneras cette lettre à Berthe Joyeux, elle t'hébergera quelque temps, après tu te débrouilleras. Voici l'adresse de l'école dans laquelle je voudrais que tu t'inscrives, bien que je doute que tu t'y rendes."

- "Mais...?"

- "Tu n'as pas le choix Daniel, Mme Rudières protège sa fille des griffes de son père, et elle te protège toi aussi par la même occasion. Dix-sept ans est un bel âge pour aller voir ailleurs ce qu'il s'y passe. Crois-moi. Demande à ta mère de venir me voir. Je lui expliquerai."

Regard. Aller voir ailleurs ce qu'il s'y passe ?

- "Oui, je sais, je suis un très mauvais exemple. Fais ce que je te dis, pas ce que je fais."

Elle lit dans les pensées, c'est certain.

- Allez, file maintenant, je ne veux plus te revoir."

Quatre larmes, quatre bras, deux corps qui s'embrassent, se serrent et des milliers de mercis silencieux s'échangent et flottent tout à coup dans la pièce. L'odeur de cire se fait discrète.

Une inspiration, comme une naissance.

- "Mademoiselle, je voudrais que vous fassiez quelque chose pour moi..."

1985

Un cauchemar. Daniel se redresse en sueur. Il essaie de comprendre. Il ne se rappelle pas de son rêve. Juste la dernière image. Cet homme, un américain, un homme avec un accent américain penché au dessus de lui et qui lui hurle : "Ça va ? OK ?" dans un tonnerre qui est englouti par un ciel couleur de sang.

Ses vieux os protestent contre ce réveil trop brusque. Ils se réunissent et décident d'un commun accord qu'il n'est pas possible de faire un autre mouvement pour l'instant.

Daniel s'écroule de nouveau sur son lit. Il se rendort.

Un américain ?

1958

Comment peut-on être déjà nostalgique à dix-sept ans ? La sorcière lui manque, même si cela fait bien longtemps qu'il ne l'a pas affrontée. Assis par terre, le dos appuyé sur le tronc du pommier, Daniel retarde un peu encore l'heure de la séparation, le volet semble déjà lui dire au revoir. Tout est prêt. Son sac, l'enveloppe qu'il a glissé discrètement sous l'oreiller de sa mère. Elle la découvrira en allant se coucher. Elle devra attendre la visite d'Oscar pour savoir ce qu'il lui a écrit.

Elle pleurera une fois de plus, sans doute la dernière. Après, il lui faudra lutter contre le vide. Une épreuve obligatoire pour les mères.

"Maman,

Je sais que c'est comme ça, que c'est la vie. Moi aussi, j'ai peur. J'ai lu dans un livre, partir c'est mourir un peu. Partir c'est aussi naître une seconde fois. Même si je ne me suis pas retourné, ça ne veut pas dire que je ne t'ai pas emmenée avec moi.

Va voir Mlle Durond, elle te donnera la moitié de ce que j'ai reçu comme un don de ce ciel que tu appelles souvent. Elle t'expliquera. Avec ça, tu ne pourras plus que t'inquiéter que pour ton fils, et ton fils ne s'inquiètera pas pour toi. C'est l'équivalent de ce que je pourrais gagner en dix ans de travaux saisonniers. Tu en feras un juste usage.

Je pars étudier à Paris. Après, j'irai en Amérique. Je reviendrai quand je l'aurai touchée du pied. J'en ai une telle volonté que ça ne prendra pas longtemps.

Je souris parce que je vois ton sourire. Ton fils a la chance de pouvoir atteindre son rêve.

Je t'aime

Daniel"

Sa mère franchit le portillon. Elle voit son fils. C'est une mère. Elle comprend.

1958

- "Et merde ! Le bout de ficelle qui faisait office de lacet vient encore de casser. Du haut de son mètre quatre-vingt, Daniel le toise. Il s'apprête à lui faire des remontrances, mais se ravise en se disant que cette foutue ficelle ne se sent simplement pas bien là où elle est.

- "Je sais, rien ne t'oblige à être un lacet. Mais, je n'ai pas le choix, je n'ai que toi ! Et sans toi, je ne peux pas continuer. Tant bien que mal, un bout du bout de ficelle reprend son rôle de lacet.

Une petite bruine persiste. Daniel s'en fout, il est déjà trempé. S'il ne se trompe pas, le prochain village est à douze kilomètres. La seule chose qui l'ennuie avec la pluie, c'est l'horizon qui se rapproche. Trop proche, il pourrait l'atteindre presque en accélérant le pas. Il s'arrête sous un arbre, il décide d'attendre que l'horizon s'éloigne pour reprendre sa route.

La mousse au pied de l'arbre est sèche. Il s'y jette comme un enfant se lance au creux d'une couette onctueuse. Depuis combien de temps est-il parti ? Enfin, il s'aperçoit, qu'enfin, cela fait assez longtemps pour qu'il ne puisse pas savoir. Tant mieux. Il sourit.

1983

De plus en plus, Daniel trouve un sourire coincé sur ses lèvres. Il fait froid aujourd'hui. Le jardin hiberne. Tranquillement. Il se sait surveillé, il ne craint rien, il peut dormir.

Un sourire parce qu'il voit dans sa petite terre, comme une île déserte qui l'aurait pris sous sa protection en lui offrant le peu dont il a besoin.

Alors, certains matins, Daniel se sent bien, simple, paysan, homme. Ça le rend heureux. Plus c'est simple finalement... Il regarde la tombe. Il a une pensée curieuse. Uni à Hélène pendant la vie, puis uni à la terre pendant la mort.

Ces jours là, il ne parle pas à Hélène, il n'en a pas besoin. Il sait qu'elle est avec lui, ça lui suffit.

Le fauteuil grince. Daniel ne lira pas. Il ne cherchera pas dans sa boîte noire non plus. Il va regarder le temps passer.

Et saluer chaque minute...

1958

Daniel n'imaginait pas que plusieurs campagnes existaient. La nature réserve tant de surprises. Les couleurs, les odeurs, les bruits changent imperceptiblement. Aujourd'hui encore, il se demande comment il a pu comprendre que le cri étrange de ce grand oiseau blanc l'avertissait de la fin de la première partie de son périple.

La nuit tombait doucement. Un léger vent le poussait. La halte s'imposait. En s'assoiant, il se sentit sourire en pensant que depuis son départ, il avait parlé plus aux arbres qu'aux êtres humains. Tous l'avaient accueilli avec bienveillance, comme s'ils l'enrobaient de leurs branches. Souvent, il s'endormait assis, appuyé contre le tronc. Il ne voulait rien manquer, voir, voir dans la nuit aussi tout un monde vivre autour de lui.

Il n'avait pas commencé le livre que Mlle Durond, lui avait donné. Il fallait l'endroit pour ça. Il fallait qu'il sente l'endroit où le lire. L'Iliade.

Demain, il verra l'océan.

1958

Il a attendu, attendu que la nuit tombe pour monter sur la dune. L'Iliade lui a tenu compagnie. Un fauteuil creusé dans le sable, adossé à l'océan qu'il se garde encore un peu de côté. Il ne voulait le découvrir qu'avec le lever du soleil. Comme une naissance à la naissance du jour. Et maintenant qu'Ulysse se fond dans la nuit, Daniel, grimpé dans le vent en haut de la dune, attend que le jour se lève. Il n'a pas sommeil. Cette odeur de sel ! Ce bruit. Ce sont les vagues ? Il se passe en tête toutes les photos qu'il a vues de l'océan. Il ne lui manque que sa couleur, sa grandeur, son appel. Ses yeux finissent par distinguer un peu l'écume. Quelles sensations ! Il s'est aussi juré de ne pas approcher avant l'aube, comme par respect. Il mange dans le noir, ce qu'il lui reste. Un bout de fromage qu'il a gagné la veille en chargeant un camion de tabac. Le vent est différent, l'air est différent. Il sait qu'il ne s'endormira pas.

1989

C'est pas Dieu possible, à un an de la retraite, ils lui font tout changer dans le bureau de la Poste. Rien n'avait bougé depuis son arrivée. Vingt-ans et pas une ride ce bureau. Ou alors, c'est parce que les rides, on ne les voit pas, elles s'insinuent poliment dans votre regard, sans le déranger, sans le perturber. Quoiqu'il en soit, il faut jeter ces vieux meubles. C'est pas Dieu possible, de si beaux meubles, solides, fonctionnels. Lourds, bon dieu qu'ils sont lourds. Toc. La lettre vient de terminer une course du haut vers le sol entamée il y a trente ans. Trente ans de solitude derrière le buffet du bureau de poste. Ce dernier bout de chute est presque un soulagement. Enfin. Les doigts du facteur ne craignent pas la poussière incrustée. Un souffle, un envol de particules et deux yeux qui s'ouvrent comme des hublots. Les murs résonneront encore longtemps de ce "Ah ben merde alors !" que l'on a entendu jusqu'à l'autre bout du village. Un instant, l'homme est perplexe, presque pétrifié. Puis d'un bond, il saisit sa casquette, il doit porter cette lettre, trente ans de retard, dites-donc pas question d'attendre une minute de plus.

1958

- Mon gars, on est arrivé, t'es à Paris.

Les moustaches de l'employé du rail, son uniforme, "je rêve encore ou quoi ?"

- Faut descendre, t'iras pas plus loin.

- Oui m'sieur. Tout de suite.

La gare lui paraît aussi grande que le village, en fait, c'est comme si elle ne finissait pas. Il pensait qu'avec cette image de l'océan dans les yeux, il avait vu ce qui se faisait de plus incroyable sur terre. Il n'avait pas résisté longtemps au balancement régulier du wagon. Sa nuit blanche à attendre l'aube était trop lourde à porter. Il s'en serait presque voulu, de s'être endormi : son premier voyage en train. Si ses yeux ne lui avaient pas montré cet endroit extraordinaire à son réveil, il s'en serait vraiment voulu d'avoir manqué le trajet.

Un ciel d'acier et de verre mêlés. La fumée des locomotives qui remplit l'immense hall rajoute au merveilleux et le bruit infernal des jets de vapeur qui trouvent enfin le chemin de la liberté, matérialisent l'inconcevable.

Il regarde autour de lui, il regarde, regarde, ne bouge pas.

- La sortie, c'est par là.

- Merci m'sieur.

Daniel jette un œil à ses pieds. Il va falloir qu'il apprennent à avancer seuls parce qu'il a l'intime conviction qu'il n'est pas au bout des surprises qui l'attendent. "Si à chaque fois que je vois quelque chose d'incroyable, je m'arrête autant, je ne suis pas près d'arriver en Amérique."

Il sourit. Paris...

1989

Cette fois-ci, c'est Daniel qui a été surpris de reconnaître la pétarade jaune de la mobylette du facteur. C'est tout juste si celui-ci n'a pas oublié de freiner avant de s'arrêter juste devant le portillon. Il a l'air perturbé. C'est une journée peu ordinaire semble-t-il. "Je peux avoir un verre de gnôle ?". Non, ce n'est pas vraiment une journée ordinaire.

Les deux hommes se sont séparés sans un mot, juste un regard embarrassé du premier qui se dit qu'il n'aurait jamais dû donner cette lettre, et du second qui se dit qu'il n'aurait jamais dû la prendre.

Les mains de Daniel tremblent, l'enveloppe jaunie lui brûle les doigts. Le timbre n'avait plus la force de coller, il a disparu. Et cette adresse qui spécifie que la lettre était destinée à Hélène. Il reste là, sans l'ouvrir. Il ne prend pas le temps, c'est le temps qui l'avale. Il reste là, à la regarder. Il ne peut pas avoir écrit à sa femme durant toute cette traversée de l'enfer, ou alors, il ne s'en rappelle pas. Mais la lettre est bien pour Hélène. Qui écrit ? Et quoi ? Jamais personne ne leur écrivait. Le cachet est presque effacé. Daniel ne peut pas savoir d'où vient cette lettre. Apparemment de loin. D'encore plus loin.

Tremblant, il l'ouvre, il va directement à la signature : Daniel. Cette lettre est un îlot au milieu de son désert...

A suivre....